

Tantôt il s'arrêtait brusquement et demeurait immobile. Ses bras se levaient vers le ciel et un soupir s'échappait de ses lèvres. Tantôt il levait les yeux dans la direction de la grotte, et il paraissait écouter avec une anxiété profonde ; puis il reprenait sa marche.

Un profond silence régnait dans cette partie de la forêt, silence que troublait seul le murmure incessant du ruisseau qui serpentait au fond de la vallée.

Tout à coup un pas léger et rapide retentit ; l'abbé se retourna, la jeune fille s'avançait vivement vers lui.

—Eh bien ? demanda l'abbé.

—Il est plus calme, répondit la jeune fille.

—Ah ! il s'est réveillé ?

—Oui, mon père.

—Pauvre homme. Oh ! qu'il a souffert ! C'est un miracle que la vie soit restée après une telle crise !

—Hélas ! il est bien faible.

—A-t-il repris connaissance en se réveillant ?

—Oui, mon père ; et il m'a fait signe d'aller vous chercher.

—Il veut me voir ?

—Oui, mon père.

—Venez, mon enfant, venez vite ; car la mort peut venir plus vite encore, et il faut que je sauve cette âme !

La jeune fille et le prêtre rentrèrent dans la grotte ; le blessé était toujours étendu sur son lit inondé de sang ; mais le plus grand désordre régnait autour de lui. Les draps étaient déchirés, lacérés ; le lit était à demi brisé ; on comprenait que cet homme, qui maintenant gisait là, presque sans mouvement, et dans un état de calme tenant presque de la léthargie causée par l'épuisement absolu des forces, on comprenait que celui-là avait dû se tordre dans des convulsions horribles brisant tout, mordant, déchirant, lacérant comme une bête fauve, se roulant dans une agonie suprême.

En voyant entrer le prêtre, l'œil du mourant parut reprendre quelque animation. Il fit un effort comme pour se soulever, mais il ne put y parvenir.

L'abbé s'approcha de lui ; et levant ses mains réunies au-dessus du blessé et ses yeux vers le ciel :

—Que Dieu donne la force à ceux qui souffrent, dit-il. O Seigneur, mon divin maître, qui voyez tout, qui entendez tout, vous qui avez vu les crimes dont s'accuse ce pécheur, vous voyez aujourd'hui son repentir et ses souffrances. O Dieu de clémence, de charité et de bonté, ayez pitié de lui !

Et le prêtre se signa en s'inclinant profondément ; puis sa bouche murmura une prière.

La prunelle du mourant s'était prodigieusement dilatée. Cette prunelle, qui lançait un feu sombre, semblait darder des myriades d'étincelles sur le prêtre. Tout à coup elle se voila encore, et une larme trembla au bout des cils pour venir rouler ensuite sur les draps maculés de sang.

L'abbé avait cessé de prier. Lui aussi regardait le mourant, et son œil humide aussi laissa échapper une larme.

Alors l'œil du blessé se dilata plus encore et prit une expression impossible à rendre, tandis qu'un souffle se dégageait de sa gorge comme un soupir de soulagement.

La jeune fille s'était rapprochée et se tenait debout devant la couche. Le mourant se tourna alors vers elle, la contempla longuement avec une expression de tendresse infinie, et ce regard chargé d'affection et de tristesse se reporta sur l'abbé Bernier et se fixa sur lui comme un point d'interrogation au bout d'une phrase.

L'abbé prit la main de la jeune fille.

—Vous voulez que je vous promette de veiller sur elle ? dit-il.

L'œil du blessé fit un signe affirmatif.

—Eh bien ! continua le prêtre, si Dieu vous rappelle à lui, je vous jure de ne pas abandonner cette pauvre enfant !

Le regard du blessé passa sur le prêtre comme une caresse, et alla ensuite se fixer sur un objet gisant à terre près du coffre de chêne.

—Le manuscrit ! dit la jeune fille en remassant la liasse de papiers.

Le blessé la remercia du regard.

—Il faut lire encore ?

L'œil fit un signe affirmatif.

—Mon père, je ne sais si j'aurai la force, murmura la jeune fille.

—Lisez, mon enfant, dit vivement le ministre de Dieu. Que le Seigneur entende la confession entière de cet homme, afin qu'il puisse pardonner.

La jeune fille courba le front, et, rouvrant le manuscrit, elle se mit à lire, reprenant à l'endroit où la crise si violente qu'avait subie le malheureux privé de la parole avait interrompu la lecture.

—Où étais-je allé ? lut-elle, je ne pourrais le dire. Je m'arrêtais ; le ciel s'était ouvert, la nuit était devenue bien noire, je ne distinguais pas nettement autour de moi.

—J'entendais néanmoins un murmure sourd, incessant.

—Ah ! m'écriai-je, je suis près de l'étang de Châteaulandrin.

—Et je m'avançai jusque sur le bord. Que se passa-t-il en moi alors, je ne saurais peut-être l'exprimer nettement aujourd'hui, car je ne puis me rendre un compte exact des sensations qu'inagitaient alors. Ce qu'il y a de certain, ce que je puis affirmer, c'est que je souffrais. Oh ! oui, je souffrais des douleurs poignantes et horribles, de ces douleurs qui déterminent parfois de ces crises fatales qui aliènent l'esprit et paralysent les facultés mentales. Je souffrais, et ces tortures me causaient, par un motif que je ne puis m'expliquer, une sorte de plaisir infernal.

—J'avais mis pied à terre, laissant mon cheval libre d'aller où bon lui semblerait. Il était parti dans la direction de la ville.

—J'étais debout sur le bord de l'étang, ayant devant moi l'immense nappe d'eau noirâtre, entretenue par une source inépuisable. Un peu plus à droite, le sol était coupé à pic, descendant droit dans la vallée. La ville était là au pied de cette colline. J'apercevais au loin la toiture de l'église dont la flèche dépassait à peine l'élevation sur laquelle je me trouvais.

—Je demeurai là quelques instants sans penser : mes regards erraient sur les flots... je subissais cet attrait irrésistible du gouffre qui attire.

—Un moment j'eus l'envie de me précipiter dans cet étang qui m'offrait là une tombe sûre et ignorée, mais je m'arrêtai.

—On dira que j'ai eu peur ! pensais-je.

—Alors je m'éloignai de l'étang et je me mis à marcher dans une allée sombre qui bordait la pièce d'eau.

—J'étais face à face avec moi-même, et le tableau de ma situation se déroula devant mes yeux :

—Je suis ruiné, me dis-je, j'ai gaspillé follement toute la part de fortune que m'a laissée mon père. J'ai emprunté à mon frère tout ce qu'il pouvait me prêter... Aujourd'hui je dois cinquante mille livres à l'homme avec lequel je dois me battre après-demain, et avant de me battre, il faut que j'aie payé cette somme, sinon je suis déshonoré ! Comment aurai-je cette somme importante dans un délai aussi bref ?

—En ce moment l'horloge de l'église sonna quatre heures du matin. J'étais alors sur le bord de l'abîme au fond duquel était bâtie la ville. La vibration de l'horloge avait attiré mes regards sur l'église, et la vue de ce clocher, qui se dressait en face de moi, me fit tressaillir.

—Dans trois jours les cloches sonneront, me dis-je, et Mariannic...

—Un nuage de sang me passa sur les yeux.

—Non ! non ! m'écriai-je, non ! cela ne sera pas.

—Monsieur m'appelle ? demanda une voix.

—Je me retournai, en proie à une stupéfaction profonde. Je croyais être seul et j'ignorais d'où partait cette voix.

—Un homme était accroupi par terre près de l'étang : il releva la tête, je reconnus Merlehuä.

—Que fais-tu là ? lui dis-je.

—Je cherchais des herbages, me répondit-il, et tout en flânant, je regardais de quelle épaisseur de pierre dépendait l'existence de tous ceux de Châteaulandrin.